

Académie royale de Médecine
Mémoires IV, 16 - 29; 1964

Eloge académique
du Professeur
RICHARD BRUYNOGHE
(1881-1957)

par

P. BORDET

Membre titulaire



Une Académie n'est pas seulement une société savante tenant périodiquement des réunions consacrées à l'exposé de travaux originaux ou à la discussion de problèmes d'intérêt général. Elle possède en outre une vie propre et continue : cette vie, le Secrétaire perpétuel l'incarne. En lui se trouve le plus souvent la source des initiatives qu'elle prend, de lui dépend principalement l'efficacité avec laquelle elle s'acquitte de sa mission : la physionomie d'une Académie est, dans une large mesure, le reflet de la personnalité de son Secrétaire perpétuel.

Favorisée à cet égard, la nôtre l'était déjà lorsque ces hautes fonctions étaient assumées par le Professeur Richard Bruy-noghe. On ne pouvait penser à elle sans évoquer, d'abord, la silhouette trapue et débonnaire, le regard à la fois malicieux et paternel du savant qui, à l'entrée de la salle des séances, accueillait les membres avec une bonhomie toujours souriante. Nul ne pouvait se méprendre sur l'intelligence et le dévouement que, travailleur infatigable, il apportait à l'exercice de ses fonctions académiques. Mais ceux d'entre nous que leur appartenance à la discipline bactériologique rapprochait davantage de lui eurent le privilège de pouvoir, mieux que quiconque, apprécier la valeur du savant et percevoir la qualité de l'homme.

S'il était permis de chercher à exprimer en un seul mot les caractéristiques essentielles de la personnalité du Professeur Richard Bruynoghe, celui qui paraîtrait le mieux approprié est sans doute : solidité. Il évoque à la fois l'opiniâtreté dans l'effort, la fermeté du raisonnement, la rigueur expérimentale, l'étendue et la précision de l'érudition alliées à la clarté de l'esprit de synthèse, le mépris des vanités, la profondeur et la fidélité des sentiments affectifs, bref cet ensemble de qualités fondamentales qui suscitaient l'admiration pour le savant et la sympathie pour l'homme.

* * *

Tout homme demeure indéfiniment marqué par le milieu qui l'a vu naître et où il a passé son enfance. A quelque dix kilomètres au sud de Furnes, dans un paysage paisible dont aucun relief ne vient limiter l'horizon, se trouve Alveringhem, village agricole où Richard Bruynoghe naquit le 4 novembre 1881. En cette fin du XIX^e siècle, la vie des cultivateurs était, sans nul doute, plus âpre qu'elle ne l'est aujourd'hui, et le garçonnet ne put manquer de devoir se plier très tôt aux habitudes de labeur et d'austérité que l'homme mûr conserva tout au long de sa carrière. Aussi, à l'apogée de celle-ci, le Maître dont on célébrait le jubilé réserva-t-il la première place, dans l'expression de sa reconnaissance, à ses parents, qui ne purent, sans s'imposer de lourds sacrifices, procurer à ce fils, onzième d'une famille de douze enfants et chez qui l'instituteur communal avait déjà perçu des dons exceptionnels, les moyens de poursuivre ses études, d'abord au Collège de Furnes puis à l'Université de Louvain. Etudes uniformément brillantes, qui forçaient l'admiration de ses condisciples, lesquels le surnommaient déjà « le Professeur » lorsque le diplôme de docteur en médecine lui fut décerné en 1907. Il ne s'agissait, au reste, que d'une bien courte anticipation puisque, quatre ans plus tard déjà, l'Université de Louvain chargeait Richard Bruynoghe de l'enseignement de la bactériologie et de l'hygiène. Promotion précoce que justifiait l'exceptionnelle activité déployée par le jeune médecin. Encore étudiant, sa soif d'élargir ses connaissances et sa vocation scientifique

l'avaient incité non seulement à fréquenter comme assistant bénévole les services hospitaliers des Professeurs Verriest, Lemaire et Schockaert, mais en outre à entreprendre, dans le laboratoire du Professeur Ide, un travail expérimental qui, peu après l'obtention de son diplôme, devait lui valoir l'attribution d'une bourse de voyage du Gouvernement. C'est à ce moment qu'il prend l'heureuse décision de s'orienter vers la bactériologie, à laquelle la bourse qui vient de lui être octroyée lui permettra de s'initier en un an dans plusieurs centres étrangers : Institut Pasteur de Paris, Institut Robert Koch à Berlin, Institut de Thérapeutique expérimentale à Francfort. Rentré en Belgique, c'est à l'hygiène pratique qu'il se consacre d'abord, comme médecin attaché au Laboratoire d'Hygiène du Ministère de l'Intérieur. Ces fonctions lui procurent, en deux circonstances, l'occasion de manifester les qualités d'énergie et de courage dont il fournira d'autres preuves encore au cours de sa carrière. Des pestiférés qui se trouvaient à bord du navire *Rubens* en provenance de l'Inde, ayant été isolés à l'intérieur du fort de Lievekenshoek près d'Anvers, c'est lui qui s'occupe de leur traitement. Peu après, quelques cas de choléra, dont un foyer s'était déclaré à Rotterdam, surviennent à Willebroeck; ils sont transférés à l'hôpital de Boom où le jeune hygiéniste les soigne avec le même dévouement et le même mépris du danger. Sa curiosité scientifique ne laisse pas échapper l'exceptionnel sujet d'étude qui lui est ainsi offert et il consigne, à ce propos, d'intéressantes observations concernant les propriétés du sérum des malades. La même tendance à associer la recherche au travail pratique inhérent à ses fonctions d'hygiéniste se manifeste encore lorsque — au cours de cette période de trois années qui sépare son retour en Belgique de son accession au professorat — il est conduit à s'occuper d'une épidémie de méningite cérébrospinale sévissant dans notre pays : l'étude qu'il entreprend à cette occasion porte non seulement sur les modalités d'administration du sérum anti-méningococcique mais aussi sur le diagnostic de l'infection auquel il apporte des améliorations, soit en facilitant la mise en évidence du germe par culture soit en montrant la possibilité de déceler, par la réaction de fixation de l'alexine, la

présence d'antigène microbien spécifique dans le liquide céphalo-rachidien des malades.

Reconnaissant les qualités de chercheur qui perçaient chez cet hygiéniste praticien et se montraient spécialement prometteuses, les autorités universitaires firent preuve d'une louable perspicacité en lui confiant, bien qu'il n'eût que 30 ans, la responsabilité de la chaire de bactériologie et d'hygiène. Malgré la lourde charge que représentait cet enseignement, auquel devait s'ajouter encore celui de la médecine légale, R. Bruynoghe trouvait désormais à sa disposition les moyens de satisfaire sa vocation scientifique, dans ce vaste Institut de la rue Vital Decoster, qu'il devait, dès lors et jusqu'à son dernier jour, animer de son inlassable activité.

* * *

Avant de rappeler les acquisitions principales dont notre science lui est redevable, il est peut-être instructif, pour mieux pénétrer la personnalité du savant, de chercher à dégager les traits particuliers qui caractérisent son œuvre. L'un des plus frappants est sans doute la diversité des sujets abordés. On entend parfois exprimer l'avis qu'une œuvre est d'autant plus féconde qu'elle se poursuit toujours dans la même direction. Sans doute cette opinion est-elle justifiée lorsque l'investigateur réussit, en maintenant son orientation première, à découvrir des horizons sans cesse nouveaux et dont l'exploration régulièrement fructueuse l'achemine toujours plus profondément dans des domaines dont il ne pouvait soupçonner l'existence au départ. Mais l'obstination à fouiller toujours plus avant dans une même voie n'est-elle pas fréquemment une cause d'épuisement et de stérilité? En rétrécissant le champ d'action du chercheur, elle tend à le priver d'une vue d'ensemble souvent génératrice de rapprochements fertiles. En réalité, la complexité croissante des techniques réduit actuellement la possibilité, pour un seul homme, d'aborder des sujets d'étude très divers, et l'aptitude, dont R. Bruynoghe nous a donné un remarquable exemple, à contribuer avec une égale maîtrise à éclairer des problèmes relevant de chapitres multiples d'une large discipline, se fait inévitablement de plus en

plus rare. Un effort ainsi dispersé n'est évidemment fécond que si les problèmes abordés font l'objet d'un choix judicieux : ceci nous conduit à souligner un second trait caractéristique de son œuvre. Dédaigneux des tâches faciles, il se consacrait avec prédilection à des sujets choisis parmi les plus ardues, et dont l'étude, toujours inspirée par une idée originale, lui paraissait susceptible d'apporter une contribution qualitative-ment nouvelle. Il n'était pas moins exigeant dans le choix des travaux qu'il inspirait à ses nombreux élèves et qui, étroitement associés à ceux du Maître, contribuèrent à faire de l'école de bactériologie de Louvain un centre de recherches particulièrement actif. Il avait spécialement à cœur ce rôle de directeur de recherches et c'était avec une évidente satisfaction que, au soir de sa vie, il rappelait avoir, au cours de sa carrière universitaire, préparé aux concours de bourses de voyage du Gouvernement vingt-six candidats, parmi lesquels seize furent classés premiers ; nombre d'entre eux font aujourd'hui partie du corps professoral de l'Université.

* * *

Pour donner, de l'œuvre de Richard Bruynoghe, un aperçu qui, inévitablement limité, s'efforce toutefois d'en dégager les parties essentielles, il paraît préférable, plutôt que de suivre rigoureusement l'ordre chronologique des travaux, de grouper ceux-ci selon qu'ils concernent la microbiologie ou l'immunologie ; nous terminerons en évoquant son étude des bactériophages, qui nous semble avoir été son sujet de prédilection.

Le jeune professeur ne dirigeait son laboratoire que depuis trois ans lorsque la première guerre mondiale vint en interrompre l'activité. Parmi les travaux datant de cette brève période, il en est un qui se signale spécialement par son originalité. En immunisant des animaux contre des cultures d'espèces microbiennes diverses douées du pouvoir de liquéfier la gélatine, son élève Bertiau montre que l'activité protéolytique de chacune des cultures n'est neutralisée que par l'immunsérum qui lui correspond : bien qu'actives sur un même substrat, des enzymes élaborées par des espèces bactériennes différentes peuvent donc être antigéniquement distinctes.

Au lendemain de la guerre 14-18, ses études bactériologiques portent surtout sur diverses épizooties ; il découvre, chez le porc, deux agents pathogènes dont l'existence n'avait pas encore été reconnue et prépare un vaccin apte à enrayer la propagation de la maladie. Un travail qui fut très remarqué et date de 1925 concerne le mode d'action des rayons du radium sur les organismes microscopiques : en mettant en jeu des bactéries mobiles, Bruynoghe montre que la motilité peut demeurer tout à fait intacte chez les bactéries auxquelles le rayonnement a fait perdre l'aptitude à se reproduire ; la même constatation s'observe chez des trypanosomes ; en utilisant la vaccine, il fait connaître un premier exemple de l'activité virulicide de ce rayonnement.

Répondant à l'appel de l'Union Minière du Haut-Katanga, où sévissait une épidémie inquiétante de méningite cérébro-spinale, R. Bruynoghe y entreprend en 1925 une mission qui dure sept mois, au cours desquels il rend d'incalculables services en dirigeant personnellement, dans leurs moindres détails, à la fois la prophylaxie, mettant notamment en jeu la vaccination spécifique, et le traitement de cette affection. Rentré en Belgique, il continuera désormais à s'intéresser activement à la situation sanitaire du Congo, gardant d'étroits contacts avec ceux qui, sur place, en assument la responsabilité et dont beaucoup sont de ses anciens élèves. Sans doute faut-il attribuer également à ce séjour en Afrique l'intérêt qu'il porte désormais à la pathologie exotique à laquelle, à partir de cette date, se consacrent surtout ses études microbiologiques. Seul ou en collaboration, en particulier avec notre Collègue Albert Dubois, il expose devant notre Académie les résultats de ses travaux sur la trypanosomiase expérimentale, montrant notamment l'influence favorable du glucose sur la survie du parasite *in vitro* et sur sa motilité. La même influence se dénonce à l'égard des spirochètes de la fièvre récurrente, dont il améliore les conditions de culture et précise les propriétés antigéniques, en montrant que les méthodes immunologiques ne réussissent pas à les subdiviser en espèces distinctes : les différences observées à cet égard se marquent d'une souche à l'autre, chacune n'immunisant bien que vis-à-vis d'elle-même. Dans un travail ingénieux et d'une très grande habileté, réalisé en collaboration avec

Boné, il éclaire le mystère du devenir de ces spirochètes dans la cavité coelomique du vecteur, la tique *Ornithodoros moubata*, d'où ils semblent disparaître après quelques jours. Or il suffit d'injecter par la patte, à de telles tiques ne montrant plus de parasites, un peu de liquide de culture qui gagne la cavité coelomique, pour assister à une nouvelle et intense prolifération des spirochètes au sein de cette cavité, où l'agent infectieux persiste donc. Une étude approfondie, effectuée en collaboration avec Vassiliadis, des bartonelloses expérimentales le conduit à préciser les différences, jusqu'alors contestées, qui séparent les *Grahamella* des *Bartonella*, les premiers étant notamment, contrairement aux seconds, insensibles au traitement arsénical; les mêmes auteurs étudient ensemble l'*Épérythrozoaire coccoïde*, parasite annulaire que la splénectomie fait apparaître chez la souris, réfractaire aux *Bartonella* apparaissant dans les mêmes conditions chez le rat. Citons aussi les recherches consacrées par R. Bruynoghe aux rickettsioses et auxquelles son élève Marguerite Ronse fut activement associée. Elles trouvèrent leur origine dans l'isolement, qu'il pratique avec Jadin en 1933, de l'agent du typhus murin chez des rats capturés à bord d'un steamer arrivé à Anvers après avoir fait escale dans divers ports de l'Afrique du Nord; elles le conduisent, en 1936, à confirmer la possibilité de cultiver cet agent par la méthode, dont la découverte était alors toute récente, de l'inoculation à l'embryon de poulet. Cet aperçu inévitablement incomplet suffit à montrer qu'aucun chapitre de la microbiologie n'était étranger à Richard Bruynoghe. Il possédait, de chacun, une expérience personnelle qui ne pouvait manquer de conférer à son enseignement un caractère exceptionnellement vivant que ses élèves se sont souvent plu à souligner.

* * *

Ses contributions à l'immunologie ne furent pas moins diverses. La complexité de la constitution de l'alexine, bien établie par Ferrata et Brand dès 1907, retient tout d'abord son attention. Ses recherches entreprises avec A. Bessemans (1914) le conduisent à attribuer à l'action de substances inhibantes, formées aux dépens des globulines, l'inactivation que subit rapi-

dement le chaînon central lorsqu'on le conserve en solution physiologique. En 1919, il montre que l'alexine altérée par l'eau distillée peut être réactivée par addition d'une dose appropriée de sérum chauffé à 54°. ce qui lui suggère que l'eau distillée détruit un élément distinct des deux constituants identifiés par Ferrata. On sait que le liquide céphalo-rachidien normal n'est pas doué d'activité alexique. Or, avec Staquet, Bruynoghe (1923) montre que le chaînon central y est toutefois présent, à vrai dire en quantité quarante fois moindre que dans le sérum, mais le chaînon terminal y fait complètement défaut : l'humeur aqueuse se prête à des observations analogues.

Les remarquables travaux de Landtseiner sur les azoprotéines, éclairant d'un jour nouveau le problème du substrat chimique de la spécificité antigénique, inspirent diverses recherches à R. Bruynoghe et à ses collaborateurs. En particulier, Adant apporte un argument de poids à l'idée selon laquelle c'est à sa faible teneur en acides aminés pourvus d'un noyau cyclique que la gélatine devrait de n'être que très faiblement antigénique : le couplage avec l'aniline suffit à la transformer en un antigène bien actif.

C'est aux groupes sanguins que R. Bruynoghe consacra les communications qu'il présenta à notre Académie après la dernière guerre. Dès 1923, il avait orienté vers leur étude plusieurs de ses élèves, Staquet, Collon, J. Schockaert, et pratiqué des investigations relatives au dépistage de fausses paternités ainsi qu'à l'identification de taches de sang. Dans la lecture qu'il nous fit en 1939, il rassemblait les résultats des expertises qu'il avait été sollicité d'effectuer à ce propos et qui portaient sur la détermination non seulement des facteurs sanguins principaux, mais aussi des antigènes M et N. En février 1945 déjà, il communique à l'Académie, en collaboration avec J. Hoet, P. De Somer et J. Vandenbroucke, les résultats d'enquêtes assez étendues au sujet desquelles une note préliminaire avait été présentée dès mars 1944 à la Société belge de Biologie : ils confirmaient le rôle, reconnu au cours de la dernière guerre par l'école de Landsteiner, que joue le facteur Rh dans la genèse de la maladie hémolytique du nouveau-né et mettaient en évidence, en particulier, la moindre fécondité des couples mère

Rh—, père Rh+. Toujours soucieux de se mettre sans retard au courant des méthodes nouvelles, il fait part en 1947, avec son fils Guy Bruynoghe, des résultats que lui a procurés l'emploi de l'épreuve récemment décrite par Coombs et aujourd'hui classique. Beaucoup d'entre nous, enfin, conservent un souvenir vivace de la dernière lecture qu'il présenta à notre Académie, dans sa séance du 27 juin 1953 : consacrée au facteur Rhesus, elle condensait les résultats les plus instructifs auxquels l'avaient conduit près de onze mille examens effectués dans son laboratoire et révélait ainsi l'étendue de l'expérience personnelle qu'il avait acquise dans ce domaine.

* * *

Dans le discours de remerciement qu'il prononça lors de la manifestation jubilaire organisée en son honneur le 6 mai 1951, M. Bruynoghe évoqua uniquement, parmi ses nombreux travaux, ceux qu'il avait consacrés au phénomène de bactériophagie, dont, rappelait-il, Jules Bordet l'avait aidé à entreprendre l'étude. En les détachant ainsi du reste de son œuvre, il témoignait de l'intérêt particulier qu'il avait porté à ces recherches et des satisfactions que, à bien juste titre, elles lui avaient procurées. Il les entreprit dès 1920 et y fit participer plusieurs de ses élèves, notamment J. Maisin, P. Depoorter, R. Appelmans, J. Waegemans, P. Brutsaert. Nombreuses sont les constatations instructives que, poursuivies pendant près de dix ans, elles lui permirent de consigner. Mentionnons notamment que, étudiant avec Maisin un bactériophage actif sur le staphylocoque, il enregistra les effets favorables que son administration exerce chez des patients atteints d'anthrax ou de furoncles.

Mais la contribution la plus importante dont l'étude de la bactériophagie lui est redevable est sans nul doute d'avoir imposé de façon décisive la notion fondamentale de la pluralité des phages. J. Bordet et M. Ciuca avaient reconnu depuis peu (1921) que le bactériophage est antigénique et que sa constitution, à cet égard, est tout à fait distincte de celle de la bactérie qui le reproduit : la possibilité de neutraliser le phage par un sérum anti-phage était établie. Quelques mois plus tard, A. Gratia et D. Jaumain révélaient la dualité des phages coli-

bacillaire et staphylococcique : l'immunsérum préparé contre l'un d'eux le neutralise parfaitement, sans aucunement impressionner l'autre. Mais pour reconnaître l'extrême multiplicité des phages, il restait à montrer que des souches bactériophagiques de provenances diverses peuvent foncièrement différer, même lorsqu'elles sont actives sur une seule et même espèce bactérienne. C'est ce que Bruynoghe et Appelmans établirent en 1922 à propos de deux phages d'origines différentes, mais tous deux actifs sur le bacille typhique : les immunsérums correspondants les distinguaient catégoriquement. En outre si, à la faveur de passages répétés, un phage a pu être adapté à une espèce bactérienne autre que celle qu'il impressionnait au départ, sa spécificité antigénique ne s'en trouve nullement affectée. Celle-ci est donc bien un attribut caractéristique de chaque espèce de phage et sur lequel la nature de l'hôte bactérien est sans influence. Ainsi se trouvaient définitivement infirmée la thèse de l'unicité défendue par d'Hérelle, pour qui les divers phages, caractérisés chacun par la nature des espèces bactériennes qu'ils se montrent aptes à lyser, ne seraient que des variants issus d'un phage unique, dont la virulence se serait diversifiée en fonction d'adaptations différentes. La pluralité foncière des phages rendait clairement compte, en outre, du fait, précédemment reconnu par Appelmans et Waegemans, qu'une souche bactérienne sensible à deux phages peut, lorsqu'elle a acquis la résistance à l'un d'eux, conserver néanmoins intacte sa sensibilité à l'autre. De l'ensemble des données établissant cette notion fondamentale de la pluralité des phages, M. Bruynoghe fit devant notre Académie, le 30 juin 1923, un exposé magistral dont l'avenir corrobora sans réserve le bien-fondé.

* * *

La qualité et l'importance de l'œuvre de Richard Bruynoghe devaient lui valoir d'éminentes distinctions scientifiques, parmi lesquelles la plus digne d'être signalée est l'attribution du Prix quinquennal des Sciences médicales, qui lui fut décerné en 1931. C'est en 1921 que l'Académie royale de Médecine de Belgique, dont le *Bulletin* avait déjà publié plusieurs de ses travaux, notamment sur l'alexine, l'admit au nombre de ses Cor-

respondants. En 1929, il était élu Membre titulaire de notre Compagnie qui, trois ans plus tard, lui confiait la charge du Secrétariat perpétuel, rendue vacante par le décès de cet autre éminent microbiologiste que fut le Professeur Van Ermengem, dont la découverte du bacille botulinique a immortalisé le nom. Au cours de sa séance du mois de janvier 1933, notre Académie l'installa officiellement dans ces nouvelles fonctions qu'il devait assumer pendant près d'un quart de siècle. Tout au long de ces nombreuses années, il veilla sans désespérer à maintenir aux séances le niveau scientifique élevé qui les caractérise aujourd'hui encore, en les désencombrant autant que possible des tâches administratives rendues aisées grâce au travail préparatoire qu'il leur consacrait. Son expérience personnelle l'avait convaincu de la fécondité des échanges de vues qu'une Académie nationale unique favorise entre les représentants des divers centres universitaires du pays et, quoique profondément flamand, il avait ardemment combattu, mais en vain, le projet de création d'une Académie flamande distincte de l'Académie royale de Médecine de Belgique, qui réunit savants flamands et wallons dans une harmonieuse et fructueuse entente. Son exceptionnelle capacité de travail, qui faisait l'admiration de chacun, lui permettait d'assumer ces charges académiques sans que ses activités de recherche et d'enseignement en fussent affectées. Mais nombreuses étaient les autres tâches encore auxquelles il faisait allègrement face. Les médecins issus de l'Alma Mater louvaniste savent, en particulier, avec quelle régularité il alimentait la *Revue Médicale de Louvain* en articles généraux dans lesquels, grâce à sa vaste érudition heureusement alliée à un remarquable esprit de synthèse, il excellait à mettre au point et à clarifier, à l'intention des praticiens, les développements les plus récents de la science médicale. C'est lui encore qui, en 1924, avait fondé avec Albert Dustin les *Archives internationales de Médecine expérimentale*, devenues depuis la *Revue belge de Pathologie et de Médecine expérimentale*. Soucieux de faciliter la tâche de ses élèves et des médecins désireux de s'initier aux recherches bactériologiques, il avait, dès 1920, publié un *Manuel de Bactériologie* et un ouvrage sur *L'Immunité et ses applications* qui tous deux connurent plusieurs éditions.

Bien que peu enclin, par nature, à désertier l'atmosphère sereine du laboratoire, il estima ne pouvoir se soustraire aux sollicitations pressantes dont il fut l'objet de la part de la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant lorsque celle-ci, en mai 1940, lui demanda d'assumer les fonctions de bourgmestre de la ville de Louvain. L'autorité que lui conférait sa réputation scientifique internationale, l'énergie et le courage civique dont il avait déjà donné maintes preuves, le patriotisme intransigeant dont on le savait animé, ne constituaient-ils pas autant de garanties de ce que le sort de la ville ne pouvait être remis en de meilleures mains dans les circonstances dramatiques qu'elle traversait alors ? En cette période tragique de notre histoire, Richard Bruynoghe a rendu, à son Université et à ses concitoyens, d'incalculables services en opposant à l'occupant son irréductible fermeté. Il est conforme à son caractère d'avoir renoncé à cette charge dès que, les responsabilités qu'elle comporte s'étant normalisées, elle cessa d'être difficile et périlleuse.

* * *

Farouchement hostile à toute vanité, que son intelligence solide condamnait durement, doué d'un sens critique redouté de certains mais toujours impartial, Richard Bruynoghe cachait, sous un extérieur auquel ces qualités austères conféraient parfois une apparente sévérité, un cœur profondément bon et généreux, auquel on ne faisait jamais appel en vain. Aussi était-il entouré d'une affection sincère, qui se manifesta de façon émouvante lorsque, le 6 mai 1951, ses Collègues et amis venus de partout se réunirent pour célébrer, à l'occasion de sa mise à la retraite, sa fructueuse carrière en même temps que ses vertus d'homme et de citoyen. Au cours de la séance académique tenue dans la grande salle des Halles universitaires, la féconde activité du jubilaire fut retracée par deux de ses plus éminents et anciens élèves, le Professeur A. Bessemans et le Professeur J. Maisin. Voulant laisser au Maître un souvenir tangible de cette manifestation, le Comité organisateur lui offrit son portrait, œuvre remarquable du baron Opsomer, ainsi qu'un volume jubilaire réunissant de multiples contributions scientifiques dues à ses anciens élèves et à ses collègues belges

et étrangers. L'actif septuagénaire donnait une impression d'inaltérable santé que soulignèrent avec joie tous ceux qui eurent l'occasion de le complimenter au cours de cette journée mémorable, et ayant eu, pour ce qui me concerne, l'honneur de le féliciter au nom des bactériologistes belges, j'avais, en particulier, traduit en ces termes la confiance que son étonnante verdeur nous inspirait à tous : « J'hésite à vous exprimer, cher Monsieur Bruynoghe, le souhait de poursuivre longtemps encore votre carrière active et féconde. Un tel vœu me paraît, en effet, pour ce qui vous concerne, quelque peu déplacé, voire même indécent : vous nous apparaissez à tous comme une force naturelle inextinguible... ». Cet optimisme devait, hélas, s'avérer bien excessif. Pendant cinq ans encore, il maintint une activité que l'âge n'avait pu restreindre, s'acquittant notamment avec une inflexible ponctualité de ses fonctions à l'Académie. A la séance mensuelle du 23 février 1957, après avoir donné lecture d'une notice très documentée évoquant la carrière du Professeur Fernand Héger-Gilbert, décédé le 10 février, il promit de communiquer à la prochaine séance celle qu'il devait consacrer à l'illustre bactériologiste japonais Shiga, dont l'Académie venait d'apprendre le décès. Mais cette prochaine séance ne put avoir lieu à la date prévue du 30 mars : ce samedi matin, les membres de l'Académie rendaient un ultime hommage à leur vénéré Secrétaire perpétuel, dans cet Institut de la rue Vital Decoster, tout imprégné du souvenir de celui qui le quittait à jamais. Richard Bruynoghe avait été terrassé, à sa table de travail, par un accident cérébral auquel il n'avait survécu que quelques jours.
